

## UNE LITURGIE COMMUNAUTAIRE SACRALISÉE

# L'EUCCHARISTIE LOIN DE SES ORIGINES

**Au regard de la foi chrétienne, la célébration de l'Eucharistie constitue un événement central dans lequel les croyants au Christ manifestent et affirment la conscience qu'ils ont de sa présence au monde. Cependant les développements historiques de la pratique et de la théologie ont peu à peu affecté cette liturgie communautaire d'une notion de sacralité que ne comportait pas sa signification originelle.**

Pour saisir cette proposition, il est indispensable de reconnaître d'une part le sens de la démarche chrétienne de l'eucharistie qui s'appuie sur la foi des témoins de Jésus le Christ et d'autre part la dimension sacrale que lui ont apportée les pratiques et les réflexions postérieures.

Les premières communautés chrétiennes ont témoigné de leur confiance en la présence de Jésus, Christ envoyé de Dieu, vivant avec eux au-delà de sa mort sur la croix, par la célébration communautaire d'un repas qu'ils ont nommée *la fraction du pain*, autrement dit *le partage du pain*. Ce faisant, ils avaient en mémoire l'attitude de Jésus partageant avec eux la vie quotidienne que symbolise et manifeste tout repas, et la convivialité de sa vie qui leur avait apporté la convivialité de Dieu. L'important, pour ces croyants des ori-

gines, était d'exprimer ensemble — en *ecclesia* — leur fraternité dans le Christ, sous l'action de l'Esprit de Dieu. Les gestes du repas — en particulier la fraction qui permet le partage, car il faut briser le pain pour le partager — manifestaient ainsi la communion fraternelle dans laquelle ils se transmettaient et se remémoraient le message et les attitudes de Jésus pour s'en inspirer dans leurs comportements au quotidien. En cela ils rendaient grâce à Dieu qui, l'Évangile le dit et le redit, s'est rendu proche de tous les humains. Eucharistie, rappelons-le, est la francisation d'un terme grec qui signifie un don gratuit très bon, très généreux. Ici, il s'agit du don incommensurable et inouï de Dieu venu en humanité pour révéler aux humains le vrai chemin de leur humanisation qui est la fraternité, amour fraternel du prochain.

Les croyants en Christ, appelés alors chrétiens, faisaient de cette assemblée célébrante, le lieu signifiant de l'expression de leur foi où ils prenaient conscience de leur communion au Christ ressuscité dont ils célébraient la présence très réelle au-delà de l'absence.

Puis les réflexions, les méditations postérieures comme les difficultés et même les défauts de la pratique ont conduit à donner certaines formes à ces célébrations premières, en codifiant progressivement les rites, en établissant des règles.

Ainsi peu à peu le signe fort du repas convivial de pain et de vin, par lequel les chrétiens faisaient advenir à leur mémoire active la conviction de la présence de Dieu en Jésus le Christ, a été affecté d'une dimension de sacralité qui en a modifié la signification.

La notion de sacralité dont nous parlons ici naît avec la conviction de l'esprit humain — par le fait même qu'il est humain — qu'une puissance divine, au-delà du monde visible et tangible, dans son domaine secret, gouverne l'univers et les êtres humains qui l'habitent du haut de son omnipotence le plus souvent arbitraire. D'où, de la part des humains qui entendent gérer au mieux cette relation de domination, l'adoption d'une attitude de soumission suppliante, de supplication craintive, qui se traduit par des offrandes diverses dites sacrifices ou actions sacrées, offrandes censées obtenir les faveurs et les bienfaits divins en évitant les colères et les punitions de la divinité. Une telle pensée sacrale préside à toutes les religions ; elle entraîne la volonté de séparation, de mise à l'écart de tout ce qui est considéré comme acceptable par la divinité : des espaces, des choses, des gestes et des paroles, des personnes, tout cela étant déclaré sacré et réservé à la relation avec le divin, à distance de tout le reste du monde dit profane. Cette mentalité sacrale, présente dès l'aube de l'humanité, n'a pas disparu de tous les esprits contemporains, même en christianisme.

En effet, nous pouvons reconnaître des attitudes semblables dans les rapports qu'entretiennent beaucoup de catholiques avec l'eucharistie, considérant la célébration comme une action dans laquelle un célébrant consacré utilise des pouvoirs sacrés qui lui ont été conférés pour accomplir un sacrifice afin de rétablir les fidèles dans l'amitié de Dieu. Le canon de l'Eucharistie s'exprime d'ailleurs ainsi.

On pourrait relever encore d'autres concordances de la célébration de

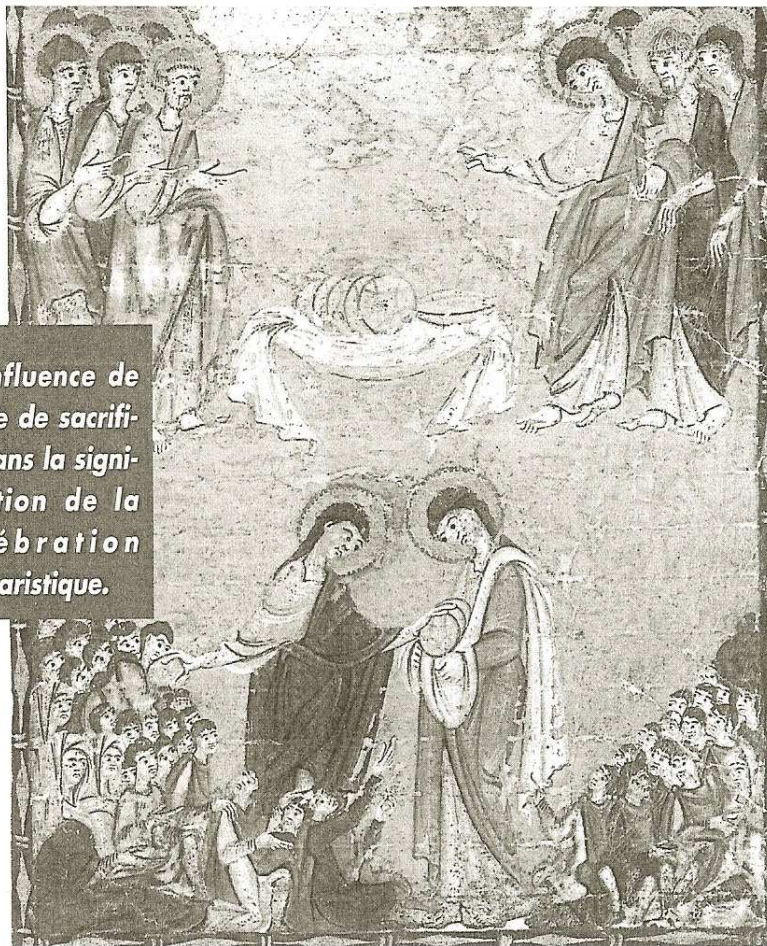
l'Eucharistie, au cours des siècles et encore de nos jours, avec les cérémonies rituelles sacrales, ne serait-ce que l'utilisation d'un autel séparé du peuple, parfois même très éloigné, lieu sacrificiel par excellence de toutes les religions. L'autel sous-tend l'image du sacrifice en son sens le plus archaïque qui est l'offrande d'une victime immolée à la toute-puissance divine.

Dans cette évolution de la pratique de l'Eucharistie, on a donné plus d'importance à la mort violente de Jésus, assimilée à la mise à mort des bêtes innocentes sacrifiées dans les temples, y compris le temple de Jérusalem, pour obtenir les dons de Dieu et en particulier le pardon des péchés. On a insisté sur la nécessité, pour que Dieu veuille bien pardonner les offenses des humains et continuer à leur donner ses bienfaits, que lui soit offerte une victime expiatoire la plus parfaite possible. La mort de Jésus, prophète assassiné sans défense, a fourni cette victime que Dieu ne pourrait pas récuser et serait bien obligé d'accepter. Alors les êtres humains, pensait-on, ne pourraient pas manquer de recevoir de Dieu ce qu'ils lui demanderaient. Pendant des siècles, cette compréhension de l'Eucharistie-sacrifice a occulté celle du repas convivial de communion fraternelle dans l'Esprit du Christ et a dominé la pratique chrétienne.

Pour offrir un sacrifice, action sacrée par excellence selon la mentalité sacrale, il faut un sacrifiant dûment habilité, séparé, qui en fait l'offrande au nom du peuple profane. Dans l'assemblée célébrante des chrétiens, on a alors désigné et sacralisé un célébrant qui est devenu *sacerdos*, ce qui traduit directement sacrificateur.

De repas convivial où se vit le partage fraternel en Christ à cause du don merveilleux de la vie selon l'Esprit, l'Eucharistie s'est trouvée transformée en saint sacrifice de la messe. Le partage du pain et du vin s'est mué en distribution, à certaines époques très parcimonieuse, en tous cas compassée et craintive, d'une hostie présentée comme la victime du sacrifice (*hostia* = victime), le Christ lui-même. La coutume qui s'est installée a appelé communion eucharistique la démarche qui consiste à manger pieusement ce mor-

**L'influence de l'idée de sacrifice dans la signification de la célébration eucharistique.**



Multiplication des pains. Évangélaire, Reichenau (1000) • DR

ceau de pain désigné comme le corps même, corps réel, du Christ.

Il faut rappeler cependant que l'expression *Corps réel du Christ* pour désigner l'hostie de la célébration eucharistique — qui n'a plus rien d'un repas communautaire — provient d'une inversion de sens qui s'est produite aux alentours du VI<sup>e</sup> siècle. Jusqu'alors, c'est l'assemblée des chrétiens, l'Église, qui était qualifiée de Corps réel du Christ, car les chrétiens, dans la réalité de leur vie, étaient invités à manifester réellement, visiblement, la présence au monde du Christ dont ils recevaient l'Esprit. Cette *ecclesia* rassemblée utilisait le pain et le vin pour signifier la communion de vie à cette présence vivante et vivifiante qui leur était nourriture spirituelle. Le pain eucharistique était dit alors corps mystique du Christ, mystique c'est-à-dire signe du mystère de la présence du Christ que seule la foi peut approcher sans la décrire. L'influence de l'idée de sacrifice dans la signification de la célébration eucharistique, qui a identifié le pain à la victime Jésus offerte à Dieu, a conduit les élaborations théologiques à inverser les termes en attribuant à l'hostie la qualification de Corps réel du Christ et à l'Église celle de Corps mystique du Christ. De là sont venues des théologies de la Présence réelle pous-

sées parfois à une matérialisation extrême, qui ont accentué la dimension sacrale de l'Eucharistie, de sa célébration et d'un célébrant spécifique.

Sous des termes qui ont pris beaucoup de place dans la tradition chrétienne et surtout catholique — sacrifice, oblation, pouvoir sacré... — nous sommes exactement dans le schéma mental des sacrifices des religions sacrales. Dans cette perspective, où l'esprit humain est facilement entraîné, de façon archaïque irrationnelle par son propre penchant, l'imagination des penseurs et théologiens de l'Eucharistie n'a pas eu beaucoup de limites, ni dans la description du courroux de Dieu offensé, ni dans celle de la victime torturée et anéantie, ni dans la sacralité des sacrificateurs ; et les chrétiens se sont retrouvés spectateurs passifs d'une action sacrificielle qu'un sacrifiant accomplissait devant eux afin qu'ils en reçoivent de Dieu un don généreux.

Disons encore ceci : la tradition ecclésiastique a nommé *sacrements*, certains rites des pratiques communautaires. La dénomination est empruntée au vocabulaire du sacré de la religion romaine où *sacramentum* signifiait à l'origine le serment militaire de fidélité et de loyauté envers l'empereur considéré comme divin. La réflexion théologique, à un

certain moment de son développement, a trouvé que le terme pouvait être adéquat à exprimer l'engagement du baptême, avant de l'adopter pour d'autres rites, dont l'Eucharistie. Dans les justifications de ces pratiques, la mentalité sacrale de dépendance aux divinités a souvent pris le pas sur la pensée croyante puisée au témoignage des évangiles.

Le Nouveau Testament récuse en effet, la dimension de sacré dans le rapport au Dieu qu'a révélé Jésus le Christ. et si la sacralité est le fait de toutes les religions, nous devons dire que la vie chrétienne, c'est-à-dire la manière de vivre en mettant en œuvre le message du Christ, avec l'aide de son Esprit, n'est pas une religion par laquelle des êtres humains chercheraient à établir de bonnes relations avec Dieu à travers des rites appropriés minutieusement élaborés pour leur plus grande efficacité. *La vie chrétienne est une voie*, un chemin, le chemin ouvert par Jésus, révélant en son humanité la présence de Dieu dans la quotidienneté de la vie des hommes et des femmes, les conduisant par son Esprit à leur plus grande humanisation qui est véritable fraternité. La vie chrétienne est chemin d'humanisation qui vise à édifier le monde en royaume de Dieu.

Si nous prenons le terme de sacrement dans l'acception de signe, c'est-à-dire de geste signifiant de ce qui est vécu par les chrétiens à travers les rites, les sacrements — y compris l'Eucharistie — n'ont rien de sacré. Ils constituent des manifestations particulières de la conviction de foi qui est celle-ci : par la présence du Christ, Dieu s'est révélé présent au monde des humains et cette présence accueillie peut transformer et vivifier spirituellement tous ceux qui la reçoivent avec confiance dans leur vie ordinaire. Chaque célébration sacramentelle, et en particulier l'Eucharistie sous le signe du repas partagé, est elle-même un événement, autrement dit un surgissement de vie, un déploiement de vie pour les participants lorsque, sollicités par les signes célébratoires, ils se disposent à la rencontre de Dieu.

La réalité qui réside dans la célébration eucharistique est une réalité de foi, c'est-à-dire une réalité qui ne peut être appréhendée que par la conscience des

## L'azyme des juifs et l'hostie des chrétiens

L'ethnographie du pain, de sa fabrication à ses usages rituels — domestiques et liturgiques —, fait apparaître une sacralisation de l'objet dont l'origine est, bien sûr, à rechercher dans son élection par le christianisme comme support, avec le vin, du sacrement par lequel l'un et l'autre se changent *vere et essentialiter* « au corps et au sang du Christ ». En écho au dogme, les légendes religieuses témoignent de la croyance en une présence sensible du Christ dans le pain ; mythes d'origine du pain chrétien, elles mettent en acte la métaphore du « Christ levain », du Christ ferment, chère à l'allégorèse ; l'un de ces récits, recueilli dans les Abruzzes, situe le miracle à ce moment crucial que représente pour la définition des êtres et des plantes la naissance du Christ et les événements qui s'y rattachent, dont la *fuga della Madonna*. Poursuivie par les pharisiens, *i farisei*, autrement dit, les juifs, la Sainte Famille se présente sur le seuil d'une maison où une femme pétrit, et la Vierge lui demande de cacher son enfant dans la pâte. Celle-ci, une fois les juifs passés, se met à lever jusqu'à déborder de la maie. La Vierge, avant de reprendre la route, prononce alors la formule :

*Benedetta quella massa  
Che di venerdì s'ammassa*

Bénie soit la pâte  
pétrée le vendredi

La femme se met, en effet, à façonner ses pains sans parvenir à épuiser cette masse levante. Toutes les voisines appelées accourent et prennent un peu de cette pâte pour en faire *lu scrisce* (le levain). Et le récit s'achève ainsi : « *C'est de là qu'est venu l'usage du levain pour faire croître la pâte* » (De Nino, 1879 : 35-36).

**Claudine Fabre-Vassas**

Extrait de "Le vin sans l'ivresse. Remarques sur la liturgie eucharistique", in *Le ferment divin*, sous la direction de Dominique Fournier et Salvatore D'Onofrio, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1991, p. 189.

croyants, par la confiance qu'ils font à Dieu. Ces croyants affirment bien la présence réelle du Christ à leur assemblée, mais c'est la présence réelle constante du Christ au monde, une présence qui n'obéit ni à un appel, ni à un rite. Paroles et gestes de l'assemblée eucharistique — et non seulement du célébrant — ont seulement pour rôle de solliciter la mémoire croyante des fidèles et de les disposer à accueillir avec confiance le jaillissement de vie que leur offre la présence du Christ les mettant en communion avec Dieu.

La communion alors n'est pas un moment de la célébration, mais la situation chrétienne elle-même, car ce ne sont pas les fidèles qui reçoivent le

Christ, individuellement, comme le dit le langage courant, c'est le Christ qui accueille la communauté réunie fraternellement autour du repas symbolique pour rendre grâce à Dieu.

Malgré certaines modifications, grâce à des réflexions souvent portées en commun par des prêtres et des laïcs, il reste beaucoup à faire pour dégager les célébrations eucharistiques de l'influence d'une sacralité bien éloignée de l'Évangile. Ce n'est pas impossible pourtant et la tâche est celle de tous les fidèles.

**Marie-Jeanne Bérère,**  
*théologienne*